

"Dans la subjectivité de son époque"

Michel Lapeyre

Vous avez dit : une psychanalyse ? et lacanienne ?

" Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste, *ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains.* "

(Jacques Lacan, *Télévision*, p. 29, dernière partie soulignée par moi)

Qu'est-ce qu'une psychanalyse lacanienne ? On pourrait dire d'abord que c'est une formulation tautologique, un pléonasme : nous verrons pourquoi, mais cela reste quand même à expliciter, sinon à démontrer. Une psychanalyse, si c'est ce qu'on attend d'un psychanalyste, ne peut pas faire moins que d'être au niveau de ce qu'en fit Freud, le premier psychanalyste, soit d'être freudienne. Mais pour cela, actuellement, elle ne peut pas ne pas être dans la foulée de Lacan, celui qui fit retour à Freud contre les orthodoxes et les « liquidateurs », autrement dit elle se doit d'être lacanienne. Ce n'est pas une question de sectarisme mais une affaire de choix et de principes : ou se rallier à l'idéologie de la suppression du sujet propre à la science, ou se ranger du côté d'une relève du sujet... le sujet de la science, justement. Une psychanalyse, freudienne et lacanienne.

Une psychanalyse est toujours freudienne, d'avoir pour maîtres-mots l'inconscient et la sexualité. Le psychanalyste, dit Freud, veut la levée du refoulement : non sa suppression, mais la révélation, la prise en compte et le traitement du hiatus entre inconscient et sexualité, comme infantile et traumatique. C'est sur cette relation que chacun aura à s'appuyer pour apprendre à se faire une conduite dans la vie humaine. Le point de passage obligé pour ce réglage est le transfert, très précisément comme mise en acte de la réalité sexuelle de

l'inconscient en tant que telle. L'aboutissement de ce travail n'est pas de l'ordre du duo harmonieux, de l'accès à un *conjungo* idéal, mais dans le dégagement de la pulsion qui ne fait pas rapport, mais qui ouvre sur la dimension de l'acte (sexuel, analytique). Conformément aux fins dites freudiennes, le résultat du processus n'est pas l'établissement d'une homéostasie, l'atteinte d'une stabilité — par exemple la connaissance de l'inconscient et la maîtrise de la pulsion — mais dans l'extraction d'un vestige réfractaire, fait de restes pervers, de résidus pulsionnels : où la répétition trouvera sa cause et sa résolution, comme répétition d'une perte de jouissance dans le consentement à la jouissance comme perte répétée. Une psychanalyse est lacanienne de repasser par chacun et par l'ensemble des quatre concepts fondamentaux du freudisme, dont elle constitue l'application stricte et rigoureuse.

Une psychanalyse est freudienne parce qu'elle est thérapeutique de part en part. Si elle ne promet ni le bonheur ni la guérison à personne, elle n'a rien, bien au contraire, contre ce qui fait "heur", c'est-à-dire les rencontres, bonnes et mauvaises du sujet : celles où il s'assure non pas d'un agrément sans rupture à sa vie, inaccessible comme tel, mais d'une confrontation aux contingences essentielles — le père, la mort, la femme — au milieu desquelles, et grâce auxquelles, il peut au moins se faire un destin, sinon prétendre à un réveil au réel. Une psychanalyse lacanienne n'y déroge en rien. Elle souscrit en tous points aux ambitions et aux définitions freudiennes : celles selon lesquelles "le salut de l'homme est dans le choix", ou bien que "nous n'avons qu'un désir celui de voir le malade prendre lui-même ses décisions", et qu'il s'agit enfin de rendre le patient capable d'agir, d'aimer, de travailler et de jouir de la vie. Par ailleurs, sont-elles freudiennes, sont-elles lacaniennes, les formulations suivantes qui se prononcent tant sur la causalité du sujet que sur les visées de la cure et sur les principes éthiques de son pouvoir : pas de clinique, et sans doute pas seulement pour la psychose, à moins de faire cas de "l'insondable décision de l'être" ; quel est le but du traitement, si ce n'est que "là où c'était, je dois advenir" ; les finalités de l'analyse ne se comprennent qu'à partir de "cet impératif paradoxal qui me presse d'assumer ma propre causalité" ? Une psychanalyse est authentiquement thérapeutique, et donc freudienne et lacanienne, parce qu'elle ne dissocie pas, dans l'expérience de chacun, ce qui est de l'ordre respectivement de se faire une conduite, de se faire une raison, de se faire un destin, de se faire une cause.

C'est ce qui nous permet de dire aussi que, par contre, une psychanalyse n'est réellement plus, jamais, une psychothérapie, si l'on entend par là une réparation du psychique qui serait une restauration de l'état antérieur, (soit un retour à l'organique, sans aucun doute, ce qui est logique dans cette perspective !). Autrement dit, encore, il ne peut s'agir, avec une psychanalyse, de réduction, disparition, dissolution, résorption du symptôme (à quoi et dans

quoi d'ailleurs ?). On sait que cette visée, un temps soutenue par Freud, fut très vite abandonnée par lui, et qu'il y voyait même à la limite, tant au plan pratique qu'au niveau théorique, la conséquence d'une courte vue, celle de l'utilitarisme étroit propre à l'*american way of life*, toujours à la recherche de rentabilité immédiate et rapide.

Le symptôme a sa raison d'être, on peut le discuter, ça ne l'empêche pas d'exister. Inclus dans la névrose de transfert, c'est-à-dire complété par l'analyste et branché sur le sujet supposé savoir (" Laissez - moi parler, permettez - moi et même offrez - moi de m'expliquer avec et sur ce qui m'arrive, et à quoi je ne comprends rien "), le symptôme peut faire l'objet d'un traitement qui en le réduisant le ramène à ce qu'il conserve d'irréductible et d'intraitable pour le sujet (réaction thérapeutique négative, résistance à la guérison, conscience de culpabilité, besoin de punition). Le sort du symptôme n'est donc pas scellé par l'analyse comme il peut l'être dans le traitement médical ou psychiatrique.

Si l'on en croit le testament de Freud, il s'agit de reconnaître et d'assumer le symptôme, de l'élucider pour en tirer un savoir, de prendre appui sur ce travail préalable pour vaincre la résistance qu'il recèle, soit pour consentir à répondre de la jouissance inéliminable et inaliénable qu'il couvre. Au cours de ce processus, il se produit une révision des anciens refoulements, une correction du refoulement originaire, et en fin de compte, et au mieux, une révision et une modification de la position subjective. Lacan, lui, on le sait, évoquera la rectification subjective, par quoi le patient prend la mesure de la part prise par lui à la situation dont il se plaint, et d'autre part la correction de l'objet, par quoi l'analyse rivalise selon lui avec les mathématiques : " Où es-tu toi qui parles, et que veux-tu toi qui désires ? ".

* * *

On reprochera à mon exposé un artifice de rhétorique : « ma » psychanalyse dite freudienne, ou l'aspect nommément freudien que j'y repère, sont déjà aussi lacaniens. C'est bien le cas, à mon avis. Non pas au sens où nous serions en présence d'une écriture sainte qui contiendrait un message révélé, sans cesse à reprendre pour mieux le comprendre. Mais en tant que la psychanalyse, éminente comme telle parmi les usages de l'inconscient et les pratiques de la lettre, se situe d'emblée dans la dimension de l'anticipation et se place sous l'égide de la création : pas de l'information ni du formatage, voire du conformisme ! Et c'est sans doute là que l'apport lacanien change quelque chose, et de manière décisive, à la pratique analytique, même si c'est pour confirmer la direction, les visées et les acquis de la cure freudienne. Même si cet effort avait été bien entamé du temps de Freud, le souci et l'action principale de Lacan auront porté en effet sur la formation de l'analyste. Soit ce qui fait

" l'analyse, didactique ", pas du tout en contradiction mais comme conséquence logique de son aspect thérapeutique. Formation de l'analyste : le sérieux ici introduit ne se limite aucunement à celui de la rigueur professionnelle, avec ses préceptes juridiques, moraux et déontologiques. Lacan n'hésite pas à le référer à la figure du saint - y ajoutant que c'est la seule issue, possible et souhaitable, du discours capitaliste. La série en question qui résulte d'une telle formation n'est donc pas celle d'une catégorie professionnelle.

Mais les demandes d'analyse, les entrées en analyse auxquelles nous avons à faire depuis l'époque de Lacan, grâce à lui et après lui, se sont modifiées par rapport à la période de la découverte et de l'invention freudiennes. Bien sûr, le sujet cherche toujours à se repérer dans la structure. Mais ce n'est plus, ou bien moins, eu égard aux impasses où le laisse l'échec des idéaux et de leurs promesses ou menaces, mensonges et hypocrisies auxquels le sujet tenterait de parer par des symptômes, comme formations de compromis.

C'est plutôt, et de plus en plus, en relation avec la dérégulation où le plonge l'incapacité devenue patente des objets - les *lathouses* de la technoscience - à lui fournir le complément d'être qu'ils prétendent pourtant lui offrir, manière d'alimenter le *narcynisme* (Colette Soler) et la posture du *self made man* comme autant de traits récurrents de la post-modernité. L'homme post-moderne est pris entre d'une part un statut et une place précaires dont plus rien ni personne ne l'assure désormais et d'autre part un pousse à la performance qui le voue à une surenchère toujours plus pressante voire oppressante (est-ce la raison pour laquelle Lacan l'écrit : LOM ?). Ici, le symptôme va apparaître et se manifester comme radical, par exemple entre anorexie et dépression : formation de substitut, non du complément tant attendu, et en vain, mais du vide qu'il recouvre et dénie, vide avec lequel le sujet par contre tente désespérément de renouer, même si c'est d'abord à son insu.

L'analyse n'est pas à la hauteur, c'est-à-dire qu'elle n'est pas lacanienne - et qu'elle n'est pas du tout ! - si elle n'accompagne pas et n'encourage pas cet essai du sujet : là où il s'agit non pas de le remettre sur la voie d'une recherche de comblement, mais de la soutenir dans sa confrontation au vide, dans cette démarche, ce passage, qui consiste à " cesser de jouir du manque " pour consentir enfin à la perte (Pierre Bruno). Au-delà de son sens, la castration freudienne prend ici sa portée en trouvant ses limites : l'assomption de la castration s'achève non pas là où elle serait " toute " (sacrifice aux dieux obscurs, par exemple), mais là où le sujet répond de ses restes réfractaires, c'est-à-dire de sa jouissance à lui, comme inéliminable. Et pour cause, puisque, comme je l'ai dit, c'est une répétition de la perte de jouissance, une jouissance produite et traitée comme perte dans et par la répétition. C'est dans ce passage du manque (*subi*) à la perte (*consentie*) que le symptôme se rebrousse en effets de création, et

que du même coup s'avère l'effet révolutionnaire du symptôme que l'analyse lacanienne accueille, recueille et cultive.

Il y a en fait quelque chose de radical à l'horizon de notre époque, et qu'on ne méconnaît que trop - pas que chez les analystes - parce qu'on sous-estime les ravages du discours capitaliste. Le patient post-moderne fait souvent une expérience radicale, qui le laisse démuné, en traversant l'univers du consumérisme. Il y vit une nouvelle version de l'arroseur arrosé : à tout moment il peut en effet osciller de la situation proprement dite de consommateur, acharné en tant que tel à se compléter de diverses *lathouses*, à la condition de marchandise à vendre, d'objet propre à être consommé à son tour. Même s'il réussit à échapper à la commercialisation de l'humain, là où le corps est " détaillé pour l'échange " (Lacan), il n'est pas rare qu'il en vienne, de différentes manières, à se heurter au sentiment pénible de se réduire à un corps, sinon d'être transformé en homme " jetable et recyclable ". Il connaît, peut-être comme aucun homme dans le cours de l'histoire humaine, l'état de prolétaire, exclu de tout lien social, exposé à ce titre au risque de toutes les récupérations et de toutes les exploitations, potentiellement disponible pour celles-ci, et même s'il n'est pas forcément disposé à s'y prêter, ou seulement à son corps défendant.

Ce prolétaire est une véritable aubaine pour le discours capitaliste, toujours prompt à récuser la perte, c'est-à-dire à exploiter sans limites et à récupérer tous les restes : " Ça se consomme jusqu'à ce que ça se consume ". N'est-ce pas ce prolétaire comme tel que nous recevons, quand il vient nous voir, errant entre l'angoisse et la douleur d'exister, jusqu'à ne plus pouvoir qu'affronter, dans la terreur et dans l'horreur, ce que Lacan appelait la honte de vivre ? Mais ce n'est ni pour le recycler, ni pour le rendre récupérable que nous lui offrons la possibilité d'une analyse. Le freudisme le plus classique montre que c'est ce qu'il y a en chacun d'ingouvernable, d'inéducable, d'indésirable, et même d'inanalysable – en un mot d'intraitable - c'est cela qui constitue le ressort de l'analyse : parce que c'est ce qui place chacun face à la liberté et à la responsabilité de ses choix.

Au-delà de ce dont chacun dépend, il reste, incalculable, ce qu'il fait, comme sujet, de son être d'objet, irréprésentable et innommable, de ce bout de jouissance irréductible et inéliminable à quoi il se résume et s'identifie. C'est la " saloperie " dont il se supporte dans l'existence, sans doute d'autant mieux qu'il la supporte de lui-même au lieu de s'en dédouaner ou de s'en défausser.

Le lacanisme à mon avis, nous fait faire un pas de plus, décisif. De ce prolétaire rejeté du discours, exclu du lieu et prêt à tout ou capable de tout et bon à rien, Lacan fait la chance même du discours et du renouvellement du lien social. Mais c'est à la condition qu'il s'accepte

et se traite justement comme rebut...irrécupérable. C'est au prix d'un "consentement à l'irréconciliation" par quoi, au lieu de se résigner à se placer parmi les objets du marché ("savoir se vendre"), il saurait s'appliquer à faire valoir quelque chose qui sera susceptible de "faire prime sur le marché". C'est ce que peut faire l'analyse, cela appelle l'analyste comme symptôme, et la passe pour que cela puisse se produire. On dira que toute analyse ne va pas forcément jusque-là. Certes, mais depuis Lacan, là est la raison, le principe et la perspective de l'analyse.

Car permettre à chacun de se repérer comme irrécupérable (impayable et invendable) - ce qui ne va pas de soi tellement c'est insupportable, et tellement c'est bien plus confortable de se laisser ou de se faire récupérer, payer, (r)acheter - c'est déjà redonner ses chances au sujet comme libre et indépendant, soit comme responsable et comptable de sa jouissance, et c'est donc rouvrir la voie du lien social, contre le discours capitaliste qui le défait. À la voie royale du rêve promu par Freud, Lacan ajoute la logique collective, où chacun est invité, mais pas forcé, à faire le pas : non le pas pour rentrer dans le rang mais plutôt le pas de sortir de l'autisme et de la ségrégation de la jouissance, et ce non en reniant cette dernière mais bien en consentant à en répondre.

L'analyse, freudienne, lacanienne, est, comme on sait, une expérience de vérité, de savoir, une expérience éthique (Sidi Askofaré). Elle est aussi une expérience politique. Elle vise non pas à réaliser une société utopique, mais à réunir les conditions d'une communauté, qui ne soit ni foule ni masse, ni Eglise, ni armée, ni parti, qui ne se règle sur aucun idéal de répartition des amis et des ennemis, des proches et des étrangers, mais qui tienne compte de ce qui fait de nous, les parlêtres, des "frères d'expérience" (Colette Soler) : "fraternité discrète", "fraternité éternelle" (Lacan), où ce qui fait notre joie n'est ni l'empire d'Éros ni celui de Thanatos mais leur lutte continuée. De l'aveu même de Lacan, ses inventions sont peu nombreuses et "minces" : l'objet *a*, la passe (le réel étant son symptôme, ajoute-t-il). C'est pourtant par là qu'il prend acte, le premier et le seul, de la découverte freudienne, en la poussant à ses conséquences ultimes. Il s'agit pour lui de prendre les sujets un par un, mais aussi de faire cas de chacun, c'est-à-dire de le traiter comme s'il était réellement le premier et radicalement nouveau, et enfin de faire valoir le cas et de le "faire passer", de transmettre quelque chose du nœud où un sujet se constitue pour faire lien. À chaque analyse nous ne faisons que prendre la suite, mais pour un commencement à chaque fois absolu.